

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 22

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185238>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La colonne fit ensuite un grand cercle à l'entour de l'arbre de la liberté; la musique se plaça au pied, et le drapeau fut adapté à l'arbre, vers le bureau où se trouvaient les accompagnants. Les trois citoyennes mirent les rubans tricolores français en ceinture avec celles aux couleurs helvétiques dont elles étaient ornées.

Les volontaires, après avoir fait plusieurs décharges de mousquetterie, entrèrent dans le grand cercle, et après avoir défilé devant l'arbre de la liberté, ils furent placés au poste que leur assigna la police. Alors un membre de la Société prononça un discours de paix tendant à réunir toutes les opinions. Les citoyens actifs entrèrent dans le cercle, où ils en formèrent un plus petit. On invita le peuple au silence et on commença l'appel nominal des citoyens actifs. A mesure qu'ils étaient reconnus, ils formaient un second cercle dans l'intérieur de celui des spectateurs. Cette opération finie, un aide de l'Agent fit lecture du discours qui devait précéder le serment. Au moment de prononcer la formule, tous les citoyens actifs et autres se mirent la tête nue. Un calme profond régnait dans toute l'assemblée; la formule fut prononcée à haute voix, et ces mots *nous le jurons* partirent à l'instant de toutes les bouches. Les accents chéris et mille fois répétés de *vive la République helvétique, vive la grande nation!* se firent entendre de toutes parts et montèrent vers l'Étre suprême. Les salves de la petite artillerie, les décharges de la mousquetterie signalèrent cette cérémonie auguste, à laquelle succéda un nouveau silence et la lecture de la suite du discours. Lorsqu'elle fut achevée, de nouvelles décharges se firent entendre; ensuite on procéda à un second appel nominal. Tous les citoyens actifs passèrent l'un après l'autre devant les autorités constituées, la tête nue, la main levée vers le ciel, en répétant : *Je le jure*. Ce fut pendant cette cérémonie que l'Agent prit note des malades et des absents qui n'avaient pas pu s'y rencontrer.

La solennité du serment étant finie, les citoyens et citoyennes de tout âge se mirent en marche, ayant les autorités constituées et la musique en tête; ils se rendirent sur la place d'armes, à une petite distance de l'arbre de la liberté. C'est sur cette place que le banquet civique se trouva préparé; les tables formaient un grand carré, au milieu duquel il y en avait une destinée aux musiciens. Après un repas frugal, mais splendide par la gaieté et la satisfaction qui y régnaient, on porta des toasts : A la République une et indivisible, — à la grande nation mère des républiques, protectrice des peuples, — aux autorités constituées de toutes les républiques, — à tous les amis de la liberté et de l'égalité, sous l'empire des lois, dans quelque pays qu'ils se trouvent, etc.

Après les toasts commencèrent les danses. Chacun était content. La plus touchante harmonie régnait partout; on ne parlait que d'union, de paix et de bonheur. Le soleil, qui avait éclairé ce beau spectacle, quitta les convives; le second luminaire vint le remplacer, et ce fut à la lueur de ses rayons argentés que l'on se fit les adieux de séparation, avec promesse d'être toujours unis pour soutenir la cause de la liberté.

On cocher que va à se n'einterrâ.

On gaillâ qu'étâi z'u pè Paris s'étâi eingadzi tsi on voiturier po menâ ein cariole lè dzeins qu'ont prâo mounia et que ne volliont pas allâ à pî. Tandî que l'étâi per lè, ye fe cognessance de'na lurena qu'avâi po meti dè càodrè po on tailleu et que vi-quessâi avoué sa mère à n'on chiziémo étadz, drâi dézo lè tiolès; et noutron lulu sè mariâ avoué clia gaupa sein pî l'avâi frequentâie houit dzo, et vo sédè : « Cé que sè marié à la couâite, s'ein repeind à lisi »; et l'est cein qu'arrevâ. Cein sarâi pas pî tant mau z'allâ se l'aviont étâ solets lè dou; mâ l'est la vilhie qu'étâi lo tonaire perquie. Le

mettâi adé lo mau pertot et n'iaivâi quasu pas dè dzo que ne sè diéssont dâi gros mots per lè d'amont.

On dzo que lo gaillâ avâi étâ destra mau reçu ein vegneint mareindenâ, ye fe à cliaô fennès : mè tsappérâi dè m'alla niyî, kâ cé commerce coumeincé à m'imbétâ! — Eh! allâ-lâi tot lo drâi, çara on bon débarras, que répondiront cliaô sorciérès; et l'autro tracè frou dé l'hoto et frinné avau lè z'égras sein pî derè atsivo. Resta cinq dzo sein rabordâ. D'a premi, lè pernettès lâi firon pas atteinchon, kâ suivant iô l'allavé menâ lè dzeins, l'arrevâvè soveint que décutsivè; mâ portant lo cinquiémo dzo, l'eurent la pudze à l'orolhie et sè desiront : l'est dein lo cas, lo mi-fou, d'avâi fé cein que l'a de, et le coumeinciront à avâi poâire. L'alliront lo derè à la police. Justameint on avâi raveintâ lo matin on coo que s'étâi tsampâ à l'édhie du on part dè dzo et que n'iaivâi pas moian dè recognâitrè vu que l'avâi trait sè z'haillons et que sa frimousse étâi vegnâ tota naïre. On lo pre po lo cocher et lo faille einterrâ. Coumeint l'est la moûda à Paris que lè fennès vont assebin âi z'einterrâ, lè duès gail-lardès lâi duront allâ.

Le cocher que n'étâi ni niyî, ni moo, et que n'étâi pas retornâ à l'hoto po lè féré bisqua, n'étâi don pas cé qu'on einterrâvè. Revegnâi dè conduire cauquon quand reincontrâ lo convoi et ve sa fenna que fasâi état dè pliorâ derrâi la bière. Sè peinsâ : « parait que la vilhie est morta (kâ l'avâi pas vussa); quand bin su brouilli avoué, faut tot parâi allâ. » Adon va attatsi son tsévu à 'na baragne et tracè po rattrapâ l'einterrâ; mâ ein arreveint que fe sè trâovè naz à naz avoué la vilhie, que sè font dâi ge coumeint on verro dè montra et coumeint on potson.

— Eh! à Dieu mè reindo, se fe la balla-mère, vo n'êtes pas dein la bière?

— Et vo non plie, se dit lo cocher.

Sè pregniont ti dou po dâi revegneints, tant l'é-tiont ébahi dè sè revairè et la vilhie tot épouâiriâ sè met à sicliâ que cein fe reveri tot lo mondo, que furent ti pe ébahi lè z'ons que lè z'autro dè vairè lo cocher à se n'einterrâ, et sein peinsâ pe liein, l'allâvont adé.

— Ah! l'est mè que vo z'einterra, se sè met à boeilâ noutron lulu! mè râodzâi se m'accompagno pe levè, et s'arrété.

Ma fâi ti lè z'autro s'arrétont assebin; on laissè parti lo moo solet et s'ein vont ti dein onna pinta po sè remettre dè la poâire et po ferè la pé.

La fenna âo cocher, tota conteinta dè lo retrovâ, lâi châtè âo cou et lâi fâ : Tot parâi t'as dâo bounheu d'étrè quie, sein quiet on t'einterrâvè ho et bin!

Dans le journal le *Globe*, M. Catulle Mendès publie une série d'articles sur la vie en Angleterre. Nous en extrayons cette curieuse recette : « Comment on fait cuire une femme. »

« Les hommes ne s'épargnent aucune recherche

pour se procurer, aussi beau que possible, l'ingrédient principal que réclame ce plat superlatif, mais, généralement, ils omettent, après la première bouchée, les précautions grâce auxquelles le plat demeurerait continuellement sucré; et si, par aventure, il tourne et devient amer, ils calomnient l'ingrédient primitif, tandis qu'ils sont seuls coupables. Pour faire de la femme une douce compagne et pour la conserver telle, il faut agir de la manière que voici : obtenez une quantité suffisante de cette eau pure que l'on appelle affection, et faites-y mariner la femme doucement. Si l'eau, durant cette opération, devenait agitée, un peu de baume de flatterie lui rendrait son calme habituel. Le feu sur lequel cuit le plat doit être tout d'amour vrai; il faut activer la flamme avec quelques soupirs, flamme qui ne doit jamais être trop brûlante, ni s'éteindre entièrement.

» Quelques plantes toujours vertes, telles que le travail, la sobriété et la courtoisie, sont indispensables, et une quantité modérée d'esprit, de caresses et d'huile de baiser ajoute fréquemment à l'ensemble une saveur délectable. Garnissez avec des fleurs de bonté et des épices de petits soins, et vous pourrez apprécier pleinement les délices d'un plat qui l'emporte sur tous les autres mets, du plat exquis qui s'appelle : une bonne femme. »

Un brave homme des Ormonts revenait d'une course dans le canton du Valais, où il était allé pour la première fois. A un voisin qui lui demandait ses impressions sur les habitants de cette contrée, il répondit :

— *Ma fai n'ont pas mè dè religion que dâi bêtè, n'ont ni relodze ni armana.*

(Ma foi, ils n'ont pas plus de religion que des bêtes, car ils n'ont ni horloges, ni almanachs).

C'était le jour de la visite des écoles de Romainmôtier. La commission ayant examiné tous les travaux, elle procéda à la distribution des prix, en monnaie, enveloppés dans de petits carrés de beau papier blanc. Un des gamins ouvre avec empressement son petit paquet et y trouve un batz de Berne. Il fait une grimace, se tourne vers ses camarades et s'écrie avec indignation : « Rien que ça pour tout l'hiver!!... Eh bien ! c'est frouiller. »

Une brochure des plus originales nous est tombée sous la main. Elle est simplement intitulée : *Langage et chant des oiseaux*, mais elle renferme les plus piquantes révélations sur la notation musicale des cris de certains animaux.

L'on ne sera pas peu surpris d'apprendre que le cri du chien équivaut au *si bémol* du basson; le cri du roquet au *si* du hautbois; le cri du corbeau au *si bémol* de la trompette; enfin le cri du cochon au *sol* de l'ophicléide...

A ce compte, et en appliquant le même système de notation à toute l'échelle animale, il est clair qu'on arriverait à former un instrument vivant qui ne manquerait pas d'une certaine saveur.

Du reste, l'idée n'est pas si neuve qu'on serait tenté de le croire au premier abord. Sous Louis XIV, un certain abbé de Montendre avait imaginé un *clavecin de cochons*... Dans une grande caisse oblongue, il avait introduit des cochons de différents âges et dont les cris, par conséquent, allaient du soprano le plus aigu au grave le plus profond. Les touches du clavecin, terminées par des aiguilles, aboutissaient au dos des animaux, de sorte que, dès que l'on appuyait, les pourceaux grognaient à qui mieux mieux.

L'effet — on le croira sans peine — était plein d'originalité, dit-on, et rien n'égale le comique d'un menuet ainsi exécuté.

Le facteur d'un des grands villages du Jura, avait aussi à desservir quelques maisons isolées, situées à une assez grande distance. Fort ennuyé chaque fois qu'il devait s'y transporter pour une misérable lettre, il finit par prendre la résolution d'attendre qu'il y en eût plusieurs pour les porter afin de diminuer le nombre de ses courses. C'est ainsi qu'une lettre annonçant un ensevelissement ne fut remise à celui qui devait s'y rendre que huit jours après que le pauvre mort avait été mis en terre. De là de vives récriminations auprès du facteur, menacé d'une plainte à l'autorité compétente. « Pardine c'est pas ma faute, fit celui-ci, s'ils avaient mis sur l'adresse : *affaire de mort*, je l'aurais portée tout de suite »

Avis aux parents affligés.

Jeux d'esprit. — Le mot de notre dernière énigme est : *mouchettes*. La prime a été gagnée par M. Herzig, cafetier, à Lausanne.

Voici une charade pour laquelle nous offrons en prime la seconde série des *Causeries du Conteur Vaudois*, avec un recueil contenant le *Conte du Craisu* et autres morceaux patois :

Sur mon premier la tête tournera,
Par mon second vaisseau cheminera,
A l'aspect de mon tout fillette tremblera.

OPÉRA. — Nous n'avons pas besoin de rappeler les succès de notre troupe lyrique; ils sont suffisamment constatés par l'annonce d'une nouvelle série de 4 représentations d'abonnement qui va être donnée pour répondre aux désirs généralement exprimés. On ne pouvait mieux en composer le programme : *Le voyage en Chine*, *Rigoletto*, *Lucie* et *Galathée*.

Que ceux qui ont l'intention de s'inscrire se hâtent.

L. MONNET.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY